

Une société sans échange marchand : une société plus juste ?

Jean-Marie Frey

C'est la réciprocité qui institue une société digne de ce nom¹. Sans elle, il n'y a qu'une somme d'individus. Une juxtaposition. Un agrégat dépourvu d'unité. Une *société* effective est *une*. Elle est un assortiment de personnes entretenant des relations *réiproques* et durables. La circulation des biens, des services, des personnes et des signes institue l'ordre collectif. Encore faut-il que le négoce ne s'éloigne pas de sa fonction première. Deux questions, ici : l'échange peut-il corrompre les attaches sociales ? Faut-il, pour instituer une société plus juste, abolir les figures du marchand et du financier ?

Par le *moyen* de l'argent, les biens peuvent être évalués. Or avec la monnaie on voit émerger la figure du commerçant. Immédiatement, une perversion devient possible. Le marchand, remarque Aristote, considère volontiers l'argent comme la *fin* de son commerce. Dès lors, l'échange permet l'accroissement d'une richesse superflue désirée pour elle-même. Certains monnaient leur courage en devenant mercenaires. D'autres rentabilisent l'art de la médecine. Tous font de leurs facultés un usage contraire à la nature. Le courage et la santé ne sont pas naturellement destinés à l'argent. Lorsqu'elle n'est plus un moyen, la monnaie corrompt tout. Elle n'est plus au service de la satisfaction des besoins du plus grand nombre. Elle sert l'intérêt de quelques-uns. Elle distend les liens sociaux. Elle disloque la société.

Celui qui ambitionne de détrôner « l'argent roi » doit s'interroger sur une modalité bien singulière de l'échange : le don. En effet, nos libéralités permettent de faire circuler ce qui n'a pas de prix. Il y a des objets qui échappent à toute évaluation monétaire. En ce domaine, c'est le don qui doit prévaloir. Par nos offrandes, nous faisons circuler ce qui est au-dessus de toute valeur commerciale. Nous respectons ce qui est respectable. Un lien social solide et juste ne pourrait-il pas en résulter ?

Donner, recevoir et rendre sont les trois moments d'un échange sans monnaie qui n'exclut aucunement la rivalité. Bien au contraire ! Il est désobligeant de refuser un présent. Et l'accepter, c'est hériter d'une dette. Celui qui donne prend l'ascendant. C'est lui qui détient le pouvoir. Recevoir, c'est donc risquer de se perdre, et, pour cette raison, il faut rendre pour se sauver en prenant la place du donateur. Les thuriféraires du don n'expriment pas toujours les meilleures intentions. Un appétit de domination pourrait bien être le ressort qui les anime secrètement. Il est aisé d'être « prodigue » si cela permet d'être le maître des autres. Que de satisfactions retirons-nous de nos largesses quand elles nous assurent une position de surplomb ! Certains cadeaux expriment discrètement le désir de puissance qui se tapit dans les replis de l'âme humaine.

L'exemple du *Potlatch* examiné par Mauss montre à quel point le don n'est pas toujours étranger à l'antagonisme et à la violence. Chez les amérindiens d'Amérique du Nord, le sociologue a observé qu'un devoir de réciprocité est au cœur du phénomène du don archaïque. D'abord, il y a l'obligation d'offrir. Celui qui tente d'échapper à ce devoir perd son

¹ Ce texte reprend quelques éléments de la conférence que j'ai donnée à Angers, le 29 mars 2012 au Lycée Bergson. L'intégralité de mon propos a été publié sous le titre : *Une société sans argent est-elle souhaitable ?* (Éd. M-Éditer, 2011 : <http://m-editer.izibookstore.com/produit/112/9782362875793>)

statut, à l'instar de celui qui ne rend pas. Et pour ne plus subir l'emprise du donateur, le donataire est porté à offrir en retour quelque chose dont la valeur est supérieure au bien qu'il a reçu. Derechef, un contre-don apparaît nécessaire, etc. Dans cette situation, chacun tente désespérément de se libérer d'une dette qui menace son intégrité. L'échange prend la forme d'une lutte. Et ce n'est pas un commerce lucratif qui est en jeu ! Les personnes peuvent être amenées à détruire leurs richesses. Elles s'intéressent fort peu à ce qui est économiquement productif. Une seule chose compte à leurs yeux : éclipser leur rival. Indifférentes à la satisfaction de leurs besoins naturels, elles sont prisonnières des mécanismes du don cérémoniel. Elles ont compris que cet échange détermine la place qu'elles vont occuper dans la communauté. Un puissant désir de reconnaissance actionne leur être tout entier. « Il ne s'agit pas d'un échange de biens, écrit Mauss, il s'agit d'engagement de soi par le truchement de ces biens. » (*Essai sur le don*) Il y a des espérances vaines dont il faut se garder : il ne suffira pas d'abolir l'argent, le profit et l'intérêt économique pour qu'une société plus juste voie le jour !

À l'évidence, certaines choses échappent à toute mesure monétaire. Néanmoins, il serait hasardeux de fustiger l'argent et le commerce. Croire que le négoce est l'ennemi de toute relation paisible à l'Autre, c'est oublier que dans le commerce il existe un lien social, où sans doute réside la vertu étrangement pacificatrice et juste de l'échange. C'est la figure d'Hermès que nous rencontrons ici.

La mythologie hellénique dessine le dieu du commerce sous les traits d'un être bien étrange. Hermès vient de naître, et déjà il vole un troupeau à son frère Apollon. Habile, il fait avancer les bêtes à reculons. Ainsi, les traces laissées sur le sol induisent en erreur ses poursuivants. Cependant, Apollon découvre le coupable. Il constate que l'enfant a conçu une lyre à partir de la carapace d'une tortue et des boyaux d'une génisse. Séduit par la sonorité de cet instrument, il envisage un arrangement : il renoncera à ses animaux si le voleur lui cède l'objet musical. Par le moyen de ce troc, les deux frères vont se réconcilier. Hermès est donc un voleur. Toutefois il n'use pas de violence. C'est une ruse qu'il met en œuvre pour parvenir à ses fins. Et puis il est inventif. Créateur. Ce talent rend possible un commerce qui rétablit la paix et l'harmonie. Une idée singulière mérite ici notre attention. Le mythe présente un échange entre des bovins et un instrument de musique. D'un côté, il y a des vivants, des êtres naturels. De l'autre, on trouve un artefact. Un produit de l'art humain. Cet objet permet de créer et d'ordonner de beaux sons dans des compositions ou des interprétations originales. Selon notre récit mythologique, le commerce n'est pas étranger à la culture ! Or l'artiste est-il propriétaire de la beauté ? Que son talent ne soit pas une simple technique, qu'il soit un don, et la vénusté qu'il révèle ou qu'il produit ne saurait être vendue comme un bien mobilier quelconque. La mythologie grecque nous enseigne qu'il y a aussi des choses, précieuses pour l'âme humaine, qui s'échangent dans l'univers des négociants. Le dynamisme du commerce est-il sans rapport avec les progrès de l'humanité ? Ne mêle-t-il pas, dans un même mouvement, à la fois la circulation de ce qui est monnayable et la transmission de ce qui est hors de prix ? Certes, soutenir qu'il n'y a que des objets marchands, c'est faire peu de cas du bien, du vrai et du beau. En cette voie, on néglige ce qui n'a pas de valeur vénale. Mais on ne saurait dédaigner ce qui se joue sur la grande scène où se croisent les vendeurs et les acheteurs. Dans les containers remplis de marchandises qui traversent les océans, voyagent clandestinement des formes, des idées, des éléments culturels, qui concourent à la communication des esprits avec les esprits.

Jean-Marie FREY - Angers 2012